

GLEDSON John, (2003) *Influências e Impasses: Drummond e alguns contemporâneos*. São Paulo : Companhia das Letras, 344 p.

*Pierre Rivas**

Ce livre est le complément à *Poesia e poética de Carlos Drummond de Andrade (C.D.A)*, attentif à configurer les généalogies poétiques entre influences et affinités du poète mineiro, dans une perspective comparatiste externe, l'ascendant de la poésie française, Supervielle et Valéry, et interne, les marques et traces de CDA chez ses contemporains et cadets (Cabral, Cyro dos Anjos ou Graciliano. L'épineuse question des influences se confronte aux textes, à leur convergence ou confluence, ces affinités dont parle Mario de Andrade, où l'on se retrouve dans ce qu'on lit.

La partie la plus neuve, la plus inattendue, concerne la marque de Jules Supervielle, poète « hors venu », « moderne sans être d'avant-garde » ; « sans cris ni manifeste » comme le saluait A. Casais Monteiro qui fut le premier à lui consacrer une étude dès 1938.

Peut-être pourrait-on rappeler ici et brièvement deux points. Dans l'évolution chaque fois plus divergente entre poésie portugaise et poésie brésilienne, il y eut cependant, autour de la revue *Presença*, puis ensuite de la *Revista de Portugal* de V. Nemesio, des affinités électives, un confluent que la présence de R. Couto, J. de Lima, C. Meireles, M. Bandeira et Vinicius de Moraes. Dans l'anthologie de Casais sur *Presença* édité chez Moraes en 1972 démontre à l'évidence l'ascendant de Pessoa sur C.D.A fut plus notable et Gledson s'y attarde un moment, mais un moment de la littérature brésilienne

* Université Paris X Nanterre.

dialoguait encore avec le Portugal autour de Casais Monteiro qui publie en 1965 à Saô Paulo *A palavra essential* où il revient longuement sur Supervielle. Or ce moment portugais s'établit dans cette filiation avec Supervielle dans une stratégie de double refus, contre l'intellectualisme de Valery, contre « la débâcle de l'intelligence » surréaliste ; le « mystère » poétique est une « récompense du poème » dit Supervielle, un mystère en pleine lumière, non sa « fabrication » valeryenne, ni son chaos surréel.

On sait que Supervielle rend visite en juillet 36 à son ami A. Reyes, ambassadeur du Mexique à Rio, où il rencontre plusieurs écrivains brésiliens, dont Bandeira, et se rend dans le Minas d'où il rapportera son « Carnet de voyage à Duro Preto », publié dans le premier numéro de *Sur*, à Bueno Aires, en janvier 1931 et repris dans *Boire à la source* que publie l'éditeur brésilien installé à Pais Correa en 1933 – quête, bien dans la manière de la modernité française, du Brésil Baroque, comme chez Cendrars. Ce pèlerinage mineiro retiendra CDA qui sous le pseudonyme de Hugo de Figueiredo publié dans *Correio da Manhã* du 14 novembre 1953 un commentaire ému de ce texte. On rappellera encore sa traduction dans la *Revista Academica* numéro 59 de janvier 1942 du poème *Figure* et son hommage nécrologique dans *O mundo ilustrado* du 16 juillet 1960 quand Casais Monteiro, alors professeur au Brésil, publie sa traduction de « Guerre et paix sur la terre » dans le supplément littéraire de l'*Estado de Saô Paulo* du 22 juillet 60. Dans le numéro spécial en l'honneur de la France de la *Revista Academica* de novembre 1946 figure un poème, inédit en français, de Supervielle, l'*Appel*, que Bandeira traduira et reprendra dans *Estrela de Vida* ; un héritier du poète s'étant opposé à la publication des inédits, il est inaccessible au lecteur français.

Gledson retrouve cette lignée dans l'ascendant de Supervielle sur C.D.A, le plus profond, le plus intime et donc le plus secret et que l'article nécrologique de C.D.A à la mort du poète français saluait en s'y confessant indirectement. Poésie « gauche », domes-

tique étrangère au spectaculaire, chanson mélodieuse mais discrète, une voix basse mais inoubliable, visant le silence de l'ineffable ; poète de la famille en quête des parents morts, à travers lieux et objets (horloges, malles, portraits) qu'une analyse serrée illumine et éclaire ; plus cosmique peut-être chez le Français, attiré par la « fable », plus public et social chez C.D.A ; plus inachevé chez J. S, « poète pour poètes » ; plus structuré chez C.D.A, mais où convergent encore des théories récurrentes (la nuit, l'enfance, les animaux) dans une relative innocence chez le français; dans un scepticisme accentué chez C.D.A.

Le propos de Gledson n'est pas cumulatif mais s'attache à centrer son trajet, de l'ascendant initial de Mario de Andrade à sa distance essentielle « le national, le primitiviste, l'explosif alors que Supervielle croit à l'intuition d'un ordre des choses et de la valeur de la poésie pour le connaître et le communiquer ». Gledson montre avec l'accent de l'évidence que chaque influence est de type différent et joue à des moments différents de sa poésie de l'explosion moderniste de Mario à la modulation de J.S et à la modalité de Valery, dans la tension entre l'adhésion au monde et le scepticisme intellectuel que représente Valery.

Le moment Valéry est une étape de la réflexion de C.D.A sur la notion de « poésie pure » théorisée (?) par l'abbé Brémond. La poésie n'est pas et ne peut pas être hélas le langage des anges. C.D.A ne se résigne pas à la poésie impure de Neruda, mais, à l'opposé de Mallarmé, il garde toujours le réel comme référence ou visée, réel qu'il embrasse sans le réduire. Le commentaire sur « conversation extraordinaire avec une dame de mes relations » est aussi subtil que convaincant. Valery est la référence idéale à ce moment formaliste et rarement atteint de *Claro Enigma* « admiration mêlée de scepticisme multiple », sensible à l'alliance intellectualisme et sensualité, mais réticent quant à la finalité du langage. Une influence plus intellectuelle que poétique, le pôle « constructeur » du *fazendeiro*, où il retrouve João Cabral.

Gledson confronte alors les deux poètes majeurs brésiliens, de l'admiration initiale aux réserves finales du cadet. Ici encore on saluera, comme dans les chapitres antérieurs, l'analyse serrée des textes, un comparatisme, trop rare, d'intertextualité poétique, lumineux et convaincants commentaires de poèmes mis en relation thématique et formelle, situant l'expérience de *Pedro do Sono* comme peut-être erronée sur le plan d'une théorie portée à ses limites mais sans disqualifier sa finalité esthétique intrinsèque.

L'approche jusqu'ici essentiellement textuelle s'infléchit discrètement dans un chapitre sur le fonctionnaire public comme narrateur dans *D amanueuse Belmito* et *Angustia* convergentes et divergentes entre le Minas et le Nord Est dans la contextualisation des années 30/45 ; deux filiations très différentes ; chez Cyro, celle d'Amiel, Proust, Bergson, Machado ; chez Graciliano, celle de Dostoïevski, du naturalisme, de Freud mais le même *Brejo das Almas* que Gledson éclaire d'une discrète analyse sociologique, la rupture de la société rurale et patriarcale, sa désintégration, qui remonterait en fait à 1888 et au problème de l'esclavage. D'où le statut de l'écrivain comme bureaucrate et à la littérature comme parasitisme, sinécure, déclassement et déracinement, et, de là, le scepticisme et l'ambiguïté de Machado à C.D.A.

L'épilogue, écrit pour la présente édition, est un coup d'œil rétrospectif sur les décennies 70/80. Il revient sur trois points, la relation C.D.A / Cabral ; l'ascendant Valery sur Cabrol ; l'évolution de la littérature depuis 1940. Il souligne la singularité de Cabrol dans cette génération conservatrice de 45, à faire face aux problèmes de la vie industrielle urbaine et à une poétique la prenant en charge. Il oppose la poésie « minérale » de Cabral au flux de C.D.A, et les deux figures du Père, Hamlet chez C.D.A ; « l'invité de pierre » chez Cabral. Sur Valery, Cabral reprend le procès contre la pratique poétique médiocre, son impasse face à sa fécondité théorique (ce que Borges dit de Poe) et reconnaît surtout sa dette envers le prosateur de *Monsieur Teste* et des

Variétés. Une influence peut aussi s'exercer négativement, par oppositions et refus.

Dans le trajet de la littérature des années 70/80 Gledson rapproche Cabral de Clarice : deux écritures expérimentales ouvertes sur la modernité internationale (encore provinciale et franco-centrée chez C.D.A), s'interrogeant sur ses conditions de possibilité et son attention diffractée à la situation sociale, récusant l'engagement réaliste mais témoignant obliquement, tant *Vida e Morte Severina* que *A Hora da Estrela*.

L'appendice traite des traductions de C.D.A en anglais se refusant à toute théorisation intempestive, indulgent ici (Araujo), plus sévère là (Nist), presque séduit par Colchie – Strand. On se permettra ici un regard français pour rappeler l'existence de deux traductions, celle de J.M. Massa, *Réunion* (Aubier 1973, 190 pages), heureusement bilingue et honorable; et, chez Gallimard celle de Didier Lamaison, *Poésie* (445 p. – 1990) qu'il faut bien juger avec sévérité. Accessoirement, comme faire passer la poésie du dernier C.D.A, anecdotique ou circonstancielle, et difficilement compréhensible à un public étranger ? C'est aussi le cas pour la « poésie marginale » même dans les meilleurs moments, chez ALVIM, par exemple. Pour en revenir à C.D.A, y eut-il fléchissement en sa fin, comme le prétend James Hiddeston du dernier Supervielle ?

Tel est ce maître livre du maître des études machadiennes qui se révèle ici un exceptionnel lecteur de la poésie, sans rien de la grosse artillerie théorique qui fit fureur un temps. Rigueur et ferveur, savoir et saveur ; élégance sans technicité ni pédantisme ; lecture serrée au plus près des textes mis en relation avec une sagacité qui emporte la conviction. De son livre, on pourrait ce qu'il écrit du traducteur « com seu cuidado, sua humildade perante as palavras drummondianas, estamos no bom caminho ». Plus encore s'illumine discrètement le courant poétique, de Supervielle à C.D.A, par les mots de Wordsworth « Emotion recollected in tranquillity ».